

CÉCILE IORDANOFF

Ma vie rurale

ou la vie d'une fille de Paris
qui a quitté un producteur de films
pour un producteur de veaux
(bio !)

éditions
parole

Au commencement de tout...

Je suis arrivée ici, au milieu de nulle part,
un 4 avril.

Il pleuvait comme vache qui pisse.
Et je peux vous dire que maintenant, je m'y
connais en vessie de bovin.

C'est en franchissant le pont d'Austerlitz
vers le sud que j'ai vraiment réalisé que
je quittais Paris. Je me suis mise à pleurer
comme un veau. Je m'y connais aussi en
larmes de veau.

Mon homme me suit avec le camion de
déménagement sur la Nationale 20, le chat
et nos deux chiens de chasse en bagages
accompagnés.

Nous laissons une maison à Saint-Ouen avec une jolie terrasse sur cour. Les week-ends, nous promenions notre meute à Fontainebleau, après notre cours d'aïkido. Monsieur produisait des courts métrages. Je gagnais confortablement ma vie en quelques piges pour une chaîne de Ritals portant provisoirement le numéro cinq et des articles futiles mais drôles dans un magazine féminin qui me couvrait d'invitations pour toutes les sorties branchées de la capitale.

Partir... Pourquoi ? Je ne me souviens plus très bien.

Sans doute l'appel de la pantoufle au coin du feu, seconde phase du couple avec chien.

Je cosignai donc, le jour de mes trente ans, un pacte avec une petite maison perchée à la frontière du Quercy et du Rouergue.

Tout était prévu : le train de nuit me conduirait quelques jours par mois vers mes piges de la télé spaghetti. J'écrirai mes articles sur la terrasse ensoleillée et les expédierai grâce

à un moyen de communication ultramoderne : le FAX !

Le "Far" Ouest est une terre promise où tout vous sourit...



Durant ce premier printemps, il a plu sans discontinuer. Le camion de déménagement commença par s'enliser généreusement dans la glaise épaisse de notre nouvelle terre. Le voisin, grand, maigre et ténébreux, vint nous sortir de là comme s'il avait fait ça toute sa vie, désembourber des Parisiens qui débarquent.

Mon compagnon parti reconduire le camion de location à Paris, je me retrouvai seule au milieu d'un fatras de meubles et de cartons, avec la cheminée comme unique chauffage.

Je contemplai, depuis la table à carreaux laissée par l'ancien propriétaire, nos affaires empilées et l'eau qui ruisselait sur les vitres.

L'agent EDF ne venait pas. Celui des télécoms non plus. Je croulais sous les pulls mouillés. On aurait dit Cosette.

Qu'étais-je venue faire dans cette galère ?

Le téléphone sonne. Je suis enfin raccordée à la civilisation.

Mon amie du magazine pour filles m'annonce que nos rubriques ne font plus partie de la maquette du journal. J'apprends dans la foulée que Berlusconi dépose le bilan de sa chaîne télé. Un média qui cesse d'émettre ? C'est sûrement un poisson d'avril. Je me précipite sur le poste, touche numéro 5 : on est bien en avril et il neige sur l'écran.

Je suis en pleine cambrousse, dans un coin que je ne connais pas, au chômage et dans la gadoue jusqu'au cou. Pour une nouvelle vie, c'en est une !



Je n'imaginai pas que ce serait aussi radical.
Une punition céleste s'abat sur mon crâne.
Les fées Carabosse pointent leurs doigts
crochus sur *le ciel bas et lourd* qui pèse comme
*un couvercle*¹ sur mon esprit.

Pourquoi as-tu quitté Paris ?

Combien de fois ai-je entendu cette question...
On dirait que j'ai plaqué un type extra.
Cela ne se fait pas de "quitter Paris". On
monte à Paris, mais on n'en redescend pas.

C'est un déclassement terrible.
Comme le gendarme qu'on rétrograde à la
circulation des carrefours.
Les regards de mes collègues se font mé-
fiants. Peut-être ai-je commis une faute
grave pour fuir ainsi ?

Je suis juste une intermittente du spec-
tacle animée d'un certain sens pratique.

1. *Spleen*, Baudelaire.

L'angoisse de l'intermittente, c'est le vide entre les contrats. On ne connaît jamais sa profondeur. S'il arrivait que ce soit un gouffre, je sombrerais, comme une femme à la mer, sans la moindre île déserte à l'horizon pour me recueillir. J'ai donc toujours rêvé d'avoir au moins "un toit" à moi. Pour le reste, on peut toujours se débrouiller. Reste à connaître la surface de toiture envisageable.

À l'aide d'une calculette et de quelques annonces glanées dans le célèbre journal immobilier *De particulier à particulier*, j'arrive à la conclusion suivante :

Compte tenu de finances plutôt clémentes à l'instant T, compte tenu du fait que je concubine, compte tenu du fait que je n'ai aucun oncle d'Amérique répertorié, que ma grand-mère maternelle est locataire d'un petit deux-pièces porte de Versailles et que son héritage sera d'environ deux Delft, très jolis du reste : diviser, plus, égal... nos moyens communs nous permettent, moyennant une modeste soulte et un gros crédit : 18 m² porte de la Chapelle, 50 m² à Gentilly,

80 m² à 20 kilomètres de Ploumanac'h avec vue côté cochons. Concubin a une tante et des cousins dans les gorges de l'Aveyron, une destination que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam. Profitant de congés qui diminuent la notion de distance, étape après étape, nous franchissons le Massif central, l'Aubrac, puis le Tarn pour atteindre finalement le Tarn-et-Garonne, un département dont personne n'aurait jamais entendu parler si Audiard ne s'était amusé à mentionner son chef-lieu dans les *Tontons flingueurs*. Et pour cause, cette enclave discrète, qui porte le numéro 82, est une sorte de patchwork de chutes de départements récupérés chez les voisins par le grand Napoléon pour satisfaire les Montalbanais.

L'endroit est plaisant, et la maison recherchée atteint des dimensions inespérées, au moins 150 m², avec de grands espaces ombragés et une vue incroyable !

Le seul hic : En dehors du train de nuit, il faut neuf heures pour rejoindre la capitale en voiture.

On ne devrait jamais quitter Paris, surtout
pas pour aller à Montauban !

Auteure de province

Les vendeuses qui travaillent chez Maud Frison se croient toujours plus malignes que celles de chez André.

Et bien, la culture, c'est un peu comme un magasin de chaussures.

Dès lors qu'on franchit la dernière zone desservie par le RER, on devient : UN AUTEUR DE PROVINCE.

Et si par malheur on traverse la Loire côté sud, autant s'appeler Ignace ou Marius et finir sa carrière à *La Dépêche du Midi*.

J'appartiens désormais à la catégorie des "auteurs de province" ...

Quand je "monte" à Paris pour assister à la réunion mensuelle de ma digne société d'auteur sise dans un des plus beaux quartiers de la capitale, je fais partie des quatre ou cinq réalisateurs "de Province" invités pour remplir le quota des minorités. Oh, tout le monde est aimable avec nous, mais un fond de condescendance se lit dans le regard de nos camarades.

Mince, j'oublie le gros P, comme Pedzouille, qui a poussé sur mon front.

Puis, de retour à Toulouse, un gros P, comme Parigot tête de veau, pointe soudain comme un poireau sur mon pif...

Comment ne pas souffrir de troubles de la Personnalité ?

Intégration : mode d'emploi

Je suis une reine de l'intégration. Mes parents déménageaient assez souvent.

À l'école, la nouvelle, c'était moi. Celle qui a un nom en OFF. J'ai du bol, les Ruskoff ont la cote. Je suis un truc exotique qu'on taquine gentiment : Romanoff, Popoff, Rebhoff, Bogdanoff². Power on-off.

Je connais toutes les combines pour qu'on m'aime. Se fondre dans la masse, rire, ne pas rapporter, inventer des jeux, faire le pitre. Surtout ne pas ramener sa fraise en prétendant tout savoir et vouloir tout changer. Sinon c'est le râteau assuré.

2. Présentateurs télé très populaires dans les années 70-80.

Dans mon nouveau village du sud-ouest, j'ai accepté toutes les invitations sans ciller. J'ai répondu présente aux réunions Tupperware, beauté, soutien-gorge. J'ai essayé des caleçons taille 46 en jurant que si je nageais dedans, c'est que j'étais mal foutue. J'ai réussi à casser mon bol à quiche en plastique garanti à vie mais je n'ai rien dit. J'ai aussi assisté aux soirées lotos. Au bout du quinzième tirage du numéro 69 qui faisait rire tout le monde et malgré la peur de gagner un dindon vivant, je piquais du nez en ronflant dans les grains de maïs qui me servaient de pion. Mes voisins m'adoraient, je ne gagnais jamais. J'ai sifflé ma gnôle de prune comme une cosaque, appris à faire les confitures et le vin de pêche. Je me suis forcée à manger des pousses sauvages si amères que je me suis demandé si on avait oublié d'enlever la poche de fiel. J'ai appris à boire du café réchauffé alors que je n'aimais que le thé. Le thé, c'est pour les intellos néoruraux et les Anglais qui rachètent tout le pays.

Là où j'ai vraiment eu du mal, c'est avec le pastis... Et aussi la menthe à l'eau : j'ai l'impression d'avaler mon tube de dentifrice. Mais en cas d'extrême nécessité, je peux y arriver. J'ai même ingurgité un jour un perroquet³ sans vomir. Le meilleur atout de l'intégration, c'est un bon estomac.

Mais là où j'ai scotché tout le monde, y compris moi-même, c'est quand j'ai décidé de passer mon permis de chasse. Le pire c'est que je l'ai obtenu avec zéro faute. Jamais je n'ai réussi un examen avec tant de brio. C'est bien ce que me fit sentir ma mère lorsque je lui annonçai ma victoire. Ça ne vaut certes pas hypocagne, mais la diapause embryonnaire du chevreuil, placée habilement dans la conversation, ça rabat le caquet des suffisants !



3. Affreux mélange de pastis et de menthe.

Pourtant, dans mes vies antérieures, j'étais "contre la chasse". J'en avais une vision rétrécie.

Le langage qu'on ne comprend pas est toujours celui des barbares.

Concédonz à ceux qui jugent le noble art de la chasse cruel et stupide. Il l'est parfois. Période bleue dans le midi de la France, dans une petite commune du bord de mer : j'ai entre neuf et douze ans. Nos voisins, dont le fils pubère n'arrête pas de me faire du gringue, nous haranguent joyeusement par-dessus la clôture du jardin. Ils reviennent d'une chasse en Sologne et veulent nous présenter "le tableau de chasse". Là, étalés dans la cour de goudron rose, des dizaines de faisans (suis intéressée d'en voir en vrai, quand même), de perdrix et de lapins en train de se décomposer gentiment.

À ma grande surprise, ces sympathiques voisins nous proposent une partie du butin. Ciel, ma mère, qui pour le coup est vraiment de la ville, ne serait pas davantage capable de tirer une plume du derrière d'un faisan qu'un do d'un cornet à pistons.

Les voisins insistent, car cette exposition cadavérique n'est qu'une partie du tableau que tous les chasseurs ont eu à partager et, faute de temps pour le préparer, ils vont devoir en jeter la plus grande partie. Ce qu'ils firent. Plus tard, quand j'entendrai nos vieux chasseurs villageois ronchonner « Putain de pesticides, le gibier, c'est plus ce que ça a été », je ne pourrai m'empêcher de penser qu'à une époque les tartarins ont sans doute exagéré sur la poudre.

Puis cette scène dans le Lyonnais (époque 14-18 ans) : après avoir pris un petit train bucolique, je me promène avec une camarade de collège aux dessus de la ville. Soudain, au lacet de la route, là-haut sur la colline, que voyons-nous ? Deux chasseurs, plantés chacun d'un côté d'un bosquet qui recouvre à peine leurs chaussures, guettant la fuite du lapin qui s'y est réfugié et qu'ils abattent... Comme un lapin. Action fortement réprimandée par ma copine et moi-même du haut de notre acné surligné de foulards violet baba cool.

Je suis déjà adulte quand je remarque, depuis une route briarde, des lignes de ventripotents armés qui somnolent sur leurs sièges de postés autour d'un carré de maïs... surprenant... en particulier si on n'est pas amateur de corn-flakes.

Ces chasseurs n'ont rien en commun avec mon héros Geronimo, capable de tuer sa nourriture d'une flèche lancée depuis un cheval au galop... Et monté à cru !

Depuis la maison du Rouergue, j'observe mon voisin qui part tranquillement à la chasse avec son chien. Je le salue de la main. Parfois, je n'entends même pas un coup de fusil. Peut-être que le problème, ce n'est pas la chasse... mais le chasseur. Peu à peu, j'ai envie d'aller voir plus loin que le bord du chemin. Entrer dans le bois, dans le domaine des bêtes... Il existe là des secrets auxquels je ne suis pas initiée. Je sens s'éveiller en moi l'Indienne qui sommeille...